

Qu'en faire ? Rien

Les anti-heideggériens, contaminés par les mêmes tics que les antisémites, généralisent des remarques sporadiques et voient le nazisme partout chez le « berger de l'Être ». Ainsi, ils ratent ce qui fait le prix de sa pensée, car nul n'a mieux saisi le nihilisme dans lequel nous baignons.

Par Stéphane Zagdanski

« Cela n'a aucune importance. »

Pablo Picasso, à une dame qui lui avouait ne rien comprendre à sa peinture

Que faire de Heidegger ? La réponse qui vient naturellement à l'esprit est : *rien*. « Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux », écrit Baudelaire. Seuls les tyrans, les idéologues et les imposteurs du prêt-à-penser apprécient les philosophes comme ingénieurs de leurs cités idéales... lesquelles se révèlent toujours cauchemardesques en pratique. Et le cauchemar, en 2017, n'est plus l'apanage d'un bloc géopolitique ou d'un régime criminel isolé. Copulant avec le Divertissement, le Délire s'est emparé du globe qu'il vandalise jour et nuit sous nos yeux effarés. Du génocide des yézidies à l'élection de Trump en passant par la fonte de la banquise, ce cauchemar protéiforme porte un nom énigmatique : « nihilisme ». Or l'inutile penseur qui en a le plus profondément décrit les tenants et les aboutissants, du platonisme jusqu'à la cybernétique en passant (aux deux sens de l'expression) par le nazisme, c'est Heidegger.

Pour la majorité des lecteurs de Heidegger depuis 1927 jusqu'à aujourd'hui, il ne fait nul doute qu'il est un immense penseur ; que *Sein und Zeit* renouvelle la conception même de l'être humain (de l'essence de l'homme, donc), de l'Espace et du Temps ; que la vaste méditation sur « l'oubli de l'Être » offre un regard panoptique inouï sur l'histoire de la philosophie de Platon à Nietzsche ; que ses propos si profondément mystiques sur le « dernier Dieu » bouleversent la théologie ; que sa notion d'« Arraînement de la Technique » permet d'entrevoir les raisons logiques du ravage de la planète, auquel tous les amoureux de la nature assistent désormais impuissants...

D'autres pensent autrement. Ils considèrent que *toute la pensée* de Heidegger exprime de façon sciemment dissimulée un nazisme tenace, un antisémitisme génocidaire, un eugénisme folklorique et un germanisme impérialiste. On se demande dès lors quel intellectuel raffiné



HERMANNE TRIVY/OPALE/LEEMAGE

Écrivain, Stéphane Zagdanski s'illustre à la fois dans le roman (*Chaos brûlant, Le Seuil, 2012*) et l'essai *Céline seul* (Gallimard, 1993), *De l'antisémitisme* (Climats, 2006)... Il travaille désormais à la lisière de la littérature et des arts plastiques.

serait assez stupide pour consacrer son temps à l'étude d'une raclure crypto-nazie intégralement antisémitique, morte de surcroît il y a quarante et un ans ?

Pour autant, il n'est pas illégitime de questionner la portée de l'antisémitisme de Heidegger dans son œuvre. Mais cela implique d'une part d'être apte à méditer l'ample et difficile pensée de Heidegger, d'autre part de comprendre ce qui fait l'essence de l'antisémitisme. Or, pour apprécier la pensée d'un grand penseur, il faut y mettre un peu du sien – posséder le sens de la pensée, et celui de la grandeur. C'est là où le bât anti-heideggérien blesse...

Des critiques incompetents

Le 27 mai 2014, une table ronde anti-heideggérienne se tint à la Maison Heinrich Heine à Paris (1). Je cite ici mot à mot divers intervenants, afin de rendre manifeste leur nullité crasse dès qu'il s'agit d'aborder une notion un peu subtile de Heidegger devant leur auditoire nécessairement dilettante – des lecteurs confirmés de Heidegger ne seraient pas si aisément mystifiables. L'un y railla à la va-vite « des paradoxes faciles sur la vérité comme adéquation », qu'un autre prétendit appuyer : « Heidegger commence en disant : "Non non la vérité euh... On va pas rentrer dans l'histoire de la philo. On n'a pas le temps. C'est pas ça le problème. La vérité, c'est la vision du monde, la vision du monde, c'est nous, hein, c'est l'affirmation de la race allemande." » Puis, exposant la délicate « différence ontologique » dans *Être et Temps* : « Pour lui les étants n'existent pas sans rapport à l'Être. C'est déjà un problème. Et qu'il y a des étants qui n'ont jamais de rapport à l'Être, qui empêchent d'autres étants d'avoir un rapport à l'Être. Et donc ces étants-là n'auront d'avenir si on peut dire, ni même d'existence, que s'ils éliminent ces parasites. » Un troisième évoque les « chemins de pensée » : « Les 102 volumes de l'œuvre complète... C'est ce chemin, qui ne se veut pas œuvre mais qui se veut chemin. Donc on sait ce qu'est un chemin, un chemin, c'est quelque chose qui nous conduit euh quelque part, hein. »

(1) Intégralement en ligne sur YouTube : <https://youtu.be/j81LJdW3eJ4>



**Heidegger
à l'université
de Tübingen,
en 1961.**

Et tout est du même minable acabit. L'ironie, c'est que ce sont ces nains de la pensée qui prétendent repérer dans l'œuvre de Heidegger – « philosophie bâtie et fondée de part en part sur ce projet génocidaire » – ce que plusieurs générations de penseurs exceptionnels au XX^e siècle n'y ont jamais lu : ni Arendt, ni Levinas, ni Lacan, ni Sartre, ni Beaufret, ni Leo Strauss, ni Marcuse, ni Patočka, ni Jonas, ni Derrida, ni René Char, ni aujourd'hui encore tant d'autres esprits insoupçonnables de sympathies nazies.

Les formules sporadiques ouvertement antisémites des *Carnets noirs* de Heidegger ne révèlent rien de moins ni de plus que les délires de Spinoza sur « la haine des Juifs pour les autres nations » dans le *Traité théologico-politique*, les lieux communs de Pascal contre l'aveuglement des « Juifs charnels » dans les *Pensées*, les ordurières ritournelles acrimonieuses de Marx dans *La Question juive*, les moqueries de Nietzsche contre les « Juifs polonais » dans *L'Antéchrist*, les remarques désobligeantes de Hegel sur l'âme juive, les obsessions scatologiques de Luther sur la pisse de Judas, le fanatisme imbécile de Voltaire... La fièvre antisémite est consubstantiellement contagieuse. Sa haine monomaniaque se nourrit de la méconnaissance dans laquelle l'Occident demeure (et avec lui la majorité des philosophes, de saint Augustin à Heidegger en passant par Marx et Spinoza) de la plurimillénaire spiritualité juive. L'antisémitisme procède d'un vertige de la métaphysique suscitée aux

sources mêmes du christianisme et de l'islam par ce que j'ai qualifié naguère de « peur du Vide ». Or, de manière très comparable, le délire des anti-heideggériens est tourmenté, lui, par la peur du Rien. La frénésie de ces sycophantes historicistes obsédés par un Heidegger qui n'existe que dans leurs fantasmes se nourrit de la même pulsion mauvaise qui hante l'antisémite, voué à dénigrer les méfaits d'un Juif qui n'existe que dans sa monomanie affolée. Comme l'antisémite flaire le judaïsme partout, dans la musique (Wagner), les crises mondiales, la domination géopolitique, les médias, les mœurs dépravées et la langue subversive, l'anti-heideggérien voit le nazisme génocidaire non seulement dans la biographie, les amitiés, les amours, et la correspondance de Heidegger, mais dans le moindre mot de ses œuvres complètes, cela bien avant 1933 et bien après 1945.

Démonstration. Ce même 27 mai 2014, Georges-Arthur Goldschmidt entreprit de narrer sa >>>

À LIRE



HEIDEGGER ET
« LES JUIFS »,
La Règle du jeu,
n° 58/59,
septembre 2015,
790 p., 40 €.

**Les formules antisémites de Heidegger
ne révèlent rien de moins ni de plus
que celles de Pascal, Voltaire, Hegel,
Marx ou Nietzsche.**



DIGNÉ-MELLER-MARCOVICZ / BPK

Au travail dans sa retraite de Todtnauberg, en 1968.

>>> découverte d'*Être et Temps* à 17 ans : « Petit merdeux en train de lire *Sein und Zeit* », « je n'avais aucune culture », précise-t-il. Ce qui ne l'empêcha pas de saisir, « à l'oreille », que « celui-là il a dû être nazi, c'est pas possible autrement ». « Tout le vocabulaire de *Sein und Zeit*, sa construction, sa grammaire, cette espèce de langue qui... *ta ta ta, ta ta ta...* C'est une prose morte, il n'y a jamais de véritable mouvement intérieur, il y a très peu de subordonnées, c'est un alignement de commandements. » Selon lui, le nazisme de Heidegger, camouflé en traduction, est donc patent en allemand. Or, démasquer un adversaire « à l'oreille », telle était précisément une vantardise nazie. Ainsi le propagandiste nazi Krieck, le plus furieux adversaire de Heidegger durant le III^e Reich, l'accusait-il d'être « trahi par son langage » et de s'y révéler... « galiléen » ! Autrement dit un Juif parmi les Juifs. Goebbels, le *Gauleiter* de la propagande mensongère, se targuait aussi de flairer et de repérer l'ennemi à son langage, aboyant : « Quand un Juif parle allemand, il ment. » Cette phrase, Goldschmidt la cite dans sa récente autobiographie (2), avant de commenter : « Je l'accablais de ce dont je me sentais accusé moi-même avec d'autant plus de conviction que cette accusation était sans repartie possible. »

Goldschmidt appuya sa thèse linguistique en commentant quelques lignes d'*Être et Temps*, dans la célèbre

partie consacrée à l'analyse de la « *Diktatur* » du « On ». Dès leur parution en 1927, ces pages passionnantes ont été décortiquées par des générations de penseurs. Ils y lurent la pertinente analyse de l'aliénation de l'homme moderne manipulé par les « organes d'information », l'homme de la rue (« le On qui n'est rien de déterminé, le On que tous sont ») dominé par la « publicité » (*die Öffentlichkeit*, entendue dans le sens de ce qui s'impose au public), l'homme du consensus n'osant s'exprimer qu'en conformité avec ce qui se répète autour de lui, révolté par toute singularité, toute grandeur échappant à sa « médiocrité » (*Durchschnittlichkeit*). Voici dans la traduction de Martineau le passage lu par Goldschmidt en allemand : « Cette médiocrité dans la pré-esquisse de ce qui peut et a le droit d'être risqué veille sur toute exception qui pourrait surgir. Toute primauté est silencieusement empêchée. Tout ce qui est original est aussitôt aplati en passant pour bien connu depuis longtemps. Tout ce qui a été conquis de haute lutte devient l'objet d'échange. »

Délire paranoïaque

Ce qu'Emmanuel Martineau rend par « médiocrité » (François Vezin par « être-dans-la-moyenne »), c'est le mot *Durchschnittlichkeit*. Qu'en dit Goldschmidt ? « Qui est "*durchschnittlich*" ? c'est les youpins ! Qui d'autre ! Qui est-ce qui *glättet* tout, qui aplatit tout, c'est eux ! » Sous prétexte qu'il vient d'une famille de Juifs convertis depuis trois générations, Goldschmidt s'autorise à éructer un terme abject qu'on ne trouve jamais parmi les milliers de pages de Heidegger. Sa lecture ressortit au délire paranoïaque, où le malade, contaminé par sa propre théorie de la contamination, pastiche l'objet même de son fantasme.

Par leur discours projectif, falsifié et ridicule, les anti-heideggériens partagent à leur insu tous les tics infâmes des antisémites. Qui aurait du temps à perdre passerait sa vie à réfuter une à une les inepties de ces imposteurs pour qui le crypto-nazisme de Heidegger est si sournoisement contagieux qu'il faudrait en interdire la lecture – ou du moins la baliser à coups de citations tronquées et de concepts déchiquetés à la machette de l'indignation – à la jeunesse estudiantine, laquelle risquerait, sinon, comme celle du temps de Socrate, d'être corrompue... « La philosophie, dit l'un des intervenants, pourrait gagner à se réorienter, me semble-t-il, si on veut éviter de nouveaux massacres. » À ce stade de délire, ce n'est plus de la ciguë que les anti-heideggériens entendent nous faire avaler, c'est du gaz hilarant ! Pour s'en prémunir, voici une pensée de Heidegger qu'ils ne comprendront jamais : « Le rien n'est pas négatif, pas plus qu'il n'est un "but". Tout au contraire, il est l'essentiel frémissant qui met en branle l'Être même, et pour cette raison plus étant que n'importe quel étant. » ●

(2) *Un destin*, Georges-Arthur Goldschmidt, éd. de l'Éclat, 2016, p. 24.

Qui aurait du temps à perdre passerait sa vie à réfuter les inepties de ces imposteurs pour qui il faudrait interdire la lecture de Heidegger à la jeunesse.